LABYRINTH Vol. 28, No. 1, Autumn 2026

PERTINENCE DES ANALYSES ARENDTIENNES À L'HEURE DE LA POST-VÉRITÉ

Christine Noël Lemaitre (Aix-en-Provence)

The Relevance of Arendt's Analyses in the Age of Post-Truth

Abstract

Following the analysis of the French philosopher Myriam Revault d'Allonnes, we use Arendt's ideas to understand the use of lies in politics. More specifically, our goal is to analyze developments in political life—described as a transition toward what is known as the "post-truth era"—by relying on Hannah Arendt's reflections on the use of lies in politics, and in particular on the distinction she draws between factual truth and rational truth. Through the philosopher's lens, we focus on what is new about the contemporary use of lies in light of the history of philosophy (particularly her readings of Plato and Machiavel), what its potential consequences are, and what safeguards can prevent us from sinking into radical pessimism.

Keywords: Hannah Arendt; post-truth era; events; politics; factual truth; rational truth.

Les travaux d'Hannah Arendt ont permis de mettre en avant le rôle du mensonge dans la vie politique, non seulement au sein des systèmes totalitaires, mais également dans les démocraties (Noël Lemaitre, 2024). Pour la philosophe, le mensonge est pour ainsi dire inhérent à vie politique. Arendt reconnaissait d'ailleurs, en se gardant de tout angélisme, que son pays d'adoption, les Etats-Unis d'Amérique, était un théâtre d'insincérité en matière politique. Un regard lucide porté sur l'histoire la conduisit à affirmer que « la véracité n'a jamais figuré au nombre des vertus politiques » (Arendt, 1972, 9). Mensonges, non-dits, faussetés plus ou moins subtilement habillés font bien « partie de l'histoire aussi loin qu'on remonte dans le passé » (Arendt, 1972, 8). De la ruse du cheval de Troie rapportée dans le poème d'Homère aux fausses rumeurs qui protégèrent le débarquement des alliés en Normandie, le mensonge est un outil de l'art de la guerre. Il est également utilisé pour rassurer les populations face à une crise prévisible ou pour protéger un secret. Dès lors, en quoi la diffusion des mensonges qualifiés de *fake news* ou de *bullshits* à l'ère digitale devrait-il nous

étonner ? Y-a-t-il quelque chose de nouveau dans ce que certains désignent comme l'ère de la post-vérité à la suite de Ralp Keyes en 2004 ?

Le dictionnaire d'Oxford définit la post-vérité en ces termes : Il s'agit des « circonstances dans lesquelles des faits objectifs sont moins importants pour la formation de l'opinion publique que le recours à l'émotion et à des croyances personnelles. » Pour Alain Cambier (2019), l'ère de la post-vérité emporterait avec elle la renonciation à la vérité comme critère décisionnel au motif que toutes les croyances se valent. Elle marquerait ainsi la mort de toute confiance dans le progrès des connaissances dissoutes dans un relativisme sans limite et aurait des répercussions considérables sur la manière dont les hommes se conduisent dans le champ politique. Cambier relie l'entrée dans l'ère de la post-vérité à une forme post-moderne de nihilisme. Se livrant à une généalogie du terme de post-vérité, Roger Pouivet (2017) précise que le terme « post-truth », désigné comme mot de l'année dans le dictionnaire d'Oxford en 2016, renvoie à une remise en cause de l'existence même d'une vérité. Pour les apôtres de la post-vérité, la vérité serait une illusion, sa recherche une preuve de naïveté et son affirmation une tyrannie intellectuelle. Nous assisterions à l'émergence d'un nouveau régime de vérité redéfinissant par-là-même les débats publics et le fonctionnement de la vie politique.

La dernière élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis illustre d'une manière exemplaire la transformation du statut de la vérité à laquelle nous assistons. Le quotidien du *Washington Post*, a fait le décompte du nombre de mensonges que Donald Trump avait prononcé au cours de son premier mandat. Il les a chiffrés à plus de 30 000, soit environ vingt mensonges par jour. En septembre 2024, dans le débat qui l'avait opposé à Kamala Harris, Donald Trump aurait énoncé trente-trois informations fausses parmi lesquelles le fait que les immigrés mangeaient les chats et les chiens de la ville de Springfield. Bien que cette information fût immédiatement démentie par les autorités locales, il s'évertua à la répéter jusqu'à la fin de sa campagne électorale. Son choix de nommer Robert Francis Kennedy, en tant que ministre de la santé, est également significatif. En effet, R.F. Kennedy n'hésite pas à ériger ses propres croyances, bien que démenties par l'état de la science, en vérité indubitable comme par exemple le fait par exemple d'affirmer régulièrement dans les médias que les vaccins sont responsables de l'autisme. Donald Trump est un exemple paradigmatique de la post-vérité car il ment sans limite, ce qui lui permet d'agir sans l'entrave des vérités de fait ou des vérités scientifiques. La réalité du réchauffement climatique, les conséquences du covid, les incertitudes liées à l'intervention de l'armée américaine en Irak ou la fermeture du détroit d'Ormuz ne le lient nullement. Mais ce qui est encore plus

perturbant est que les citoyens américains, dans leur majorité, acceptent de faire confiance à un homme qui confond croyance et vérité, validant finalement l'idée selon laquelle les mensonges – même les plus absurdes – ne sont plus un obstacle à la crédibilité en matière politique.

Quelques premiers travaux rédigés par Mazarine Pingeot (2025) et Roger Pouivet (2024) ont pointé l'intérêt d'une lecture des textes arendtiens pour comprendre le nouveau régime de vérité qui est en train de développer. Nous entendons contribuer à l'explicitation des mécanismes à l'œuvre dans ce dépassement politique de la vérité et ce qu'il fait à notre monde commun, à partir d'un dialogue entre les réflexions d'Hannah Arendt et celles de Myriam Revault d'Allonnes. Pour ce faire, nous procéderons en X étapes. Dans un premier temps, nous verrons que pour Hannah Arendt la conception artificialiste du politique, amorcée par Platon, a conduit à considérer le mensonge comme un outil au service d'une *technè* conduisant à l'échec du politique, dissout dans le totalitarisme. Dans un deuxième temps, nous verrons que l'usage politique du mensonge s'était jusqu'à présent concentré sur la dissimulation du réel. Enfin dans un troisième temps, nous esquisserons ce qui peut s'apparenter à une nouvelle ère politique, participant à la dissolution de toute vérité.

1. Le mensonge, un outil intemporel dans la palette du politique

La lecture historique de l'usage politique du mensonge proposée par Hannah Arendt commence par le fondateur de l'Académie qui est également le fondateur de la philosophie politique occidentale. Les analyses arendtiennes prennent racine dans sa volonté de comprendre le totalitarisme en mettant à jour ses germes dans l'histoire de la philosophie. Arendt dénonce ainsi la longue tradition caractérisée par le mépris et l'occultation de la *praxis*, cette dimension essentielle de l'existence humaine, au profit de la *theoria* et de la contemplation (Lavallée, 2018, 179). Cette tradition a été initiée, selon Arendt, par Platon. Le philosophe grec s'est rendu coupable, selon elle, d'une profonde méprise qui handicapa lourdement toute la philosophie politique occidentale. Cette méprise est relative à la démarche même de la philosophie telle qu'elle est inscrite dans le projet platonicien et caractérisée par une attitude hautaine et lointaine. Le sage jette un regard condescendant sur les réalités sociales, historiques et politiques jugées irrationnelles. Arendt reproche à Platon d'avoir en quelque sorte trahi la vision de son maître Socrate en ayant pensé la politique en désadhérence avec le réel. Platon a fait

des Idées des normes techniques permettant de construire la réalité politique, de fabriquer la cité parfaite. Or aux yeux d'Arendt, le philosophe ne devrait pas avoir pour fonction de gouverner la cité, mais plutôt d'être son taon. Il ne devrait pas avoir pour ambition de dire aux citoyens une vérité philosophique, mais de les rendre « plus vrais ».

Si Platon fait fausse route, c'est qu'il conçoit la politique sur le modèle de l'œuvre. Il pense la politique comme une *technè*. Cette définition est consacrée dans le *Politique* où elle est rangée parmi les arts théoriques, impératifs et directs. Cette *technè* repose sur une compétence déterminée car le savoir est le seul fondement légitime du pouvoir pour le philosophe grec. Le savoir dans lequel s'ancre la *technè politiquè* est incommensurable aux autres ; il est difficilement séparable de la morale. L'homme politique est l'analogue du démiurge qui met en ordre le monde. Par un savant tissage, dont il est devenu expert grâce à la maîtrise de la dialectique, le politique doit œuvrer en vue de rapprocher l'âme humaine de l'âme divine. La politique est ainsi l'art d'aménager et d'ordonner l'existence dans la cité, son activité consiste en un entrelacement en vue d'unifier la cité comme le philosophe doit unifier l'âme humaine composée de différentes parties. La politique est ainsi une sorte de « morale agrandie », ce qui est valable pour l'individu le serait également pour la cité. Selon Hannah Arendt, cette vision du politique pèche par deux failles. D'une part, Platon se représente la cité à l'image de la famille. Les gouvernants sont comme des pères pour leur peuple. D'autre part, il conçoit l'activité et le savoir du monarque comme le produit d'une technique, lui permettant de maîtriser et de mettre sous contrôle l'ensemble des affaires humaines qu'il doit harmoniser. La croyance de Platon en un homme providentiel qui serait à la fois roi et philosophe car il pourrait maîtriser *la technè politikè* est un leurre dangereux.

« La croyance populaire en "l'homme fort" qui, seul contre tous, doit sa force à sa solitude, est [...] une simple superstition [...]. L'histoire est pleine d'exemples de l'impuissance de l'homme fort, de l'homme supérieur incapable de mobiliser la collaboration, la co-action de ses semblables » (Arendt 1983, 247).

L'échec de Platon à Athènes comme à Syracuse est, pour Arendt, la conséquence de son incompréhension de la nature de l'action politique qui ne peut pas être pensée à partir du modèle techniciste.

Par ailleurs, la pensée politique de Platon, conçue comme une sorte d'intellectualisme moral, souffre d'une forme de contradiction. Il honnit le mensonge, tout en le justifiant pour le dirigeant politique dans certaines conditions. Le philosophe-roi, que Platon appelle de ses vœux au travers le récit de la constitution de la Callipolis, doit

savoir infuser de « nobles mensonges » pour protéger l'unité de la cité. Le mythe d'Err, emprunté à un récit d'Hésiode, raconte que les citoyens sont issus de la même mère, la terre qui les a mis au monde. Ils sont donc tous frères et doivent défendre « leur mère patrie ». Mais en dépit de ces liens fraternels ils ne sont pas tous égaux car le dieu qui les a modelés a mêlé à la glaise de certains de l'or, pour les dirigeants, de l'argent, pour les gardiens, du fer et du bronze pour les cultivateurs et les artisans. La justice dans la cité suppose dès lors que les responsabilités et les fonctions des citoyens soient répartis en fonction de leurs qualités propres. Ce noble mensonge permet au roi d'inculquer à son peuple la nécessité de l'organisation de la cité en trois classes distinctes. Ce noble mensonge échappe donc à la règle posée par Platon selon laquelle le mensonge doit être honni car il est haïssable. Lorsque nous ignorons les véritables circonstances d'un fait, nous dit-il, nous pouvons « inventer des légendes où ces circonstances sont aussi semblables que possible à leur vérité voilée, et par là-même faire œuvre utile en mentant » (Platon 2012, 384 d).

Si pour Arendt, Platon a inscrit la politique dans une voie dangereuse c'est parce qu'il la pense comme une œuvre, alors qu'elle est du registre de l'action. C'est aussi en raison de cet intellectualisme moral qui associe le Bien au Vrai et la politique à la morale. Hannah Arendt accuse ainsi la conception tyrannique du politique chez Platon, quitte à forcer les traits de cette conception par sa lecture des textes comme le souligne Marie-Josée Lavallée : « S'il lui arrive d'en souligner la dimension éthique, ce n'est qu'afin de mieux dénoncer son impact néfaste sur le politique. L'image platonicienne de la cité comme individu élargi, et comme reflet des âmes qui la composent, est impropre au politique, estime Arendt, car elle implique l'élimination de la pluralité. C'est ce qui se produit lorsque l'on tente d'appliquer au politique ce qui est considéré bon d'un point de vue individuel. C'est pourquoi l'éthique et le politique, à son avis, doivent être soigneusement distingués » (Lavallée, 2018, 187).

2. Mensonges et secrets au cœur du phénomène politique

C'est d'ailleurs Machiavel, théoricien politique de Hannah Arendt tient en plus haute estime, qui inaugura la rupture entre le domaine politique et le domaine moral. Chacun de ces deux champs ne peut être, selon lui, évalué sous le prisme des critères qui gouvernent l'autre. Le mensonge, la dissimulation, apparaissent comme des éléments incontournables pour celui qui souhaite conquérir ou conserver le pouvoir.

Comme le souligne Myriam Revault d'Allonnes, Machiavel opère là un tournant dans la pensée du politique et Hannah Arendt en est bien consciente. Déconnecté de la morale, la politique est pensée par Arendt comme l'art d'apparaitre aux autres dans l'espace public. En phénoménologue, la philosophe allemande saisit le politique comme ce qui se déploie dans l'espace public, comme un espace d'apparition qui est également le seul espace où les hommes sont spécifiquement humains. La sphère privée ou sphère domestique est appréhendée par la Arendt comme ce qui permet seulement la satisfaction des besoins vitaux. Pour Julie Allard (2011), la définition du politique comme espace d'apparition, renvoie chez Arendt à une démarche volontaire des acteurs – perceptibles dans ses références au théâtre et aux masques. Les débats politiques, les guerres, l'exécution de peines judiciaires, tout peut être pensé par référence au théâtre avec sa distribution, son public de spectateurs et ses acteurs.

Arendt trouve en Machiavel une de ses sources d'inspirations dans le cadre de sa phénoménologie politique qui s'intéresse à ce qui apparait plutôt qu'à la recherche d'une prétendue essence. On pourrait lire la vision arendtienne du mensonge politique comme une forme de légitimation ou de réhabilitation. Celui qui dissimule ses vices ou exhibe des vertus, ne confond pas l'apparaître avec l'être, il cherche simplement à cacher ce qui peut lui nuire conscient du fait que tout ne peut pas être révéler aux spectateurs qui nous scrutent. D'ailleurs dans la sphère publique, il est utile de sélectionner ce qu'on entend montrer aux autres et ce qui relève au contraire de l'intime. Mes émotions doivent demeurer cachées, elles ne doivent pas effleurer dans l'espace public. Voilà pourquoi on considère que livrer ses émotions sur la scène politique, pleurer ou exprimer ses états d'âmes est impudique. « Les émotions que je ressens ne sont pas plus faites pour être montrées à l'état pur que les organes internes qui nous font vivre » (Arendt, 2016, 73). Les sentiments profonds ne sont pas faits pour se répandre dans la sphère publique mais pour demeurer secret. La vie politique ne saurait être le lieu de la transparence totale qui conduirait les acteurs à ne rien occulter de leur existence, de leurs pensées ou de leurs émotions. Parce que l'action politique doit être une maîtrise de l'apparence, elle suppose de filtrer le dicible de l'indicible, le pudique de l'impudeur. La recherche d'authenticité est une menace pour l'espace politique. L'acteur n'a pas à être authentique ou totalement transparent. Et la politique n'est pas affaire de vérité ou d'authenticité. L'espace public est ouvert à la publicité c'est à dire à la mise en lumière non des pulsions, des émotions ou de l'indicible mais de l'argumentation rationnelle.

Mais cette définition de la politique comme espace d'apparition signifie-t-il pour autant que tout n'y est que mensonge et hypocrisie ? L'homme est libre de décider de

paraître ainsi ou autrement aux spectateurs qui interagissent avec lui. Si je choisis parmi une multiplicité de visages ou de scénarios qui me sont offerts, mon choix est liberté mais il est également ce qui me révèle. L'hypocrite n'est pas un scélérat qui se complait dans le vice. La vraie mesure de l'hypocrisie, se trouve dans la fidélité ou l'infidélité aux conditions phénoménales de la politique. L'hypocrite est le faux témoin de lui-même car il cherche non seulement à convaincre les autres de sa vertu mais il cherche également à s'en convaincre lui-même. Arendt donne le révolutionnaire Robespierre comme un exemple d'hypocrisie politique. En cherchant à convaincre les autres de sa vertu, il cherche avant tout à se convaincre lui-même de la coïncidence parfaite entre son personnage et son identité. L'hypocrite est ainsi non celui qui porte un masque mais celui qui prétend ne pas en porter pour refléter une essence immuable, l'incarnation de la vertu, de la loyauté ou de l'intégrité. Or un masque ne peut s'effacer qu'au profit d'un autre masque, une apparence troquée contre une autre apparence. Comme le souligne Etienne Tassin, aux yeux d'Arendt, « le plus inauthentique des semblants est l'exhibition d'une prétendue authenticité́ » (Tassin 1989, 75).

La politique n'est donc pas le lieu de l'authenticité, même en démocratie. Mais les masques revêtus par les acteurs de l'espace public ne sont pas pour autant des mensonges éhontés. Les régimes totalitaires ont introduit un rapport à la vérité des faits bien spécifique. Ils se développent et se maintiennent par la propagande puis l'endoctrinement visant à faire adhérer les masses à leur idéologie. Pour cela, la propagande organise le travestissement des faits pour les rendre compatibles avec la vision s'agit d'imposer. L'ennemi est toujours coupable, sans nuance, et il doit être objet de haine. Les preuves inventées de son caractère haïssable seront exhibées en permanence pour produire une vision du monde qui s'impose à tous. Tous ceux qui s'opposeront à cette vision du monde seront éliminés. Goebbels contrôlait la presse, les médias, l'industrie culturelle pour que son discours homogène soit relayé unanimement alors que les voix discordantes étaient réduites au silence, tuées ou envoyées dans des camps de concentration. Lorsqu'il n'y eu plus d'opposants affirmés, l'endoctrinement permit le renforcement de l'adhésion au système de croyance officiel par le blocage de tout apprentissage susceptible de contredire l'idéologie dominante. Il s'agissait de dissoudre tout esprit critique et de mettre en place des mécanismes de terreur qui rendaient impensables le fait de ne pas acquiescer avec un enthousiasme apparent à la logique du parti. Cette impossibilité d'exprimer et de faire valoir son opinion dans l'espace public, comme dans l'espace privé également contrôlé par le régime justifient le fait que les systèmes totalitaires ne relèvent pas du politique mais plutôt de sa négation pour Arendt. Si les

mensonges font bien partie de « l'histoire aussi loin qu'on remonte dans le passé » (Arendt 1972, 9), la différence entre l'usage démocratique du mensonge et son usage totalitaire réside dans le fait que pour le second, les éléments de réalité qui ne cadrent pas avec les mensonges diffusés ou avec l'idéologie du régime sont éradiqués. Pour un régime totalitaire tricher sur les statistiques ne suffira pas pour montrer que le chômage diminue, il sera plus pertinent de supprimer les allocations chômage voire les chômeurs eux-mêmes.

La protection des mensonges dans les régimes démocratiques ne passe pas par l'organisation de meurtres de masse même s'il peut être perfectionné. Hannah Arendt s'est intéressée à l'usage du mensonge dans les démocraties contemporaines, en identifiant deux types de professionnels du mensonge dont l'apparition est récente. Elle distingue les experts en relations publiques et les « spécialistes de la solution des problèmes ». Les premiers sont des sortes d'experts en publicité politique. Quelle que soit leur méthode, ils ont pour objectif de manipuler pour persuader. Les seconds sont des experts en rationalisation du mensonge. Armés d'un haut niveau de formation, ils utilisent la théorie des jeux en vue de justifier scientifiquement leur vérité. Ces mensonges peuvent avoir une visée salutaire même si cette visée n'a pas toujours été celle des hommes politiques comme dans le cas des documents du Pentagone dévoilant les dessous de l'engagement américain au Vietnam. Dans ce cas le mensonge a été utilisé comme un artifice permettant de justifier un engagement militaire dont les objectifs réels sont restés flous, puis de ne pas perdre la face vis-à-vis de l'opinion publique. L'ère de la post-vérité relèverait d'une logique différente puisqu'il ne s'agit pas simplement d'utiliser le mensonge mais de détruire purement et simplement le caractère contraignant de la vérité comme le précise Myriam Revault d'Allonnes.

3. La disparition de la vérité

« Avec la 'post-vérité', les faits objectifs ont moins d'importance que leur appréhension subjective […] Le partage du vrai et du faux devient donc insignifiant au regard du "faire croire". L'ère de la post-vérité est aussi celle du post-factuel » (Revault d'Allonnes, 2018, 34). L'un des enseignements pointés par Hannah Arendt est la fragilité de la vérité. Les mensonges sont inhérents au phénomène politique non parce que la politique est le règne de l'immoralité mais parce que la politique repose sur l'action humaine qui est elle-même liée à notre faculté d'imagination. C'est parce que nous pouvons imaginer un monde, des situations différentes de ce qu'elles sont, qu'il n'y a

pas de déterminisme strict dans les conduites humaines et que notre destin n'est pas écrit dans la pure reproduction du même. La falsification, la présentation de faits divergents du réel, est d'autant plus facile dans le domaine politique puisque les événements y sont contingents. Ils pourraient être tout autres qu'ils sont. Il n'y a pas de nécessité historique, avertit Hannah Arendt. La philosophe distingue ainsi deux types de vérité : les vérités rationnelles et les vérités de fait.

Cette distinction arendtienne est la reprise d'une distinction usuelle en philosophie. On la trouve notamment chez David Hume qui distingue les vérités de relations issues des sciences de la géométrie, de l'algèbre ou de l'arithmétique c'est-à-dire toute affirmation intuitivement ou démonstrativement certaine et les vérités de fait. On peut découvrir les vérités de relation par les opérations de la pensée sans dépendre de ce qui se produit dans l'univers. Les vérités de fait sont quant à elles, observables dans la nature, liées à ce qu'il s'y produit. Ce type de vérité est plus discutable dans la mesure où le contraire d'un fait est toujours possible sans impliquer de contradiction. Pour Hannah Arendt, les vérités rationnelles sont issues des mathématiques et de la logique. Celles-ci n'ont pas vraiment d'ennemi (sauf dans les systèmes totalitaires). Même un roi ne saurait décréter que deux et deux font cinq. Certes il est toujours possible d'opposer à ces vérités l'ignorance ou l'erreur mais elles sont solides, nous dit Hannah Arendt et sont difficilement tordues par le mensonge. Cela n'est pas le cas des vérités "de fait", celles liées à la description des événements. Elles sont fragiles, vulnérables et dépendent de nous. Le politique peut les « tordre » à son gré pour servir son récit. Celui qui s'opposera à l'interprétation donnée par le politique prendra le risque d'être mis à l'écart et d'être condamné. Les faits historiques sont en quelque sorte la matière première des mensonges politiques. Le président russe Vladimir Poutine constitue un exemple typique de cette tendance à écrire l'histoire en fonction de son dessein. Les russes ne peuvent pas parler de guerre en Ukraine mais d'opération spéciale à l'égard d'un pays terroriste et agresseur. D'autres exemples sont plus délicats à identifier mais révèlent néanmoins la fragilité constitutive des vérités de fait. Jeanne d'Arc est-elle une héroïne historique ou une légende construite par l'Église et utilisée à des fins patriotiques ? Qu'est-ce que son éviction des programmes scolaires français nous enseigne des choix opérés par le politique ?

La présentation de tout fait historique suppose une interprétation ne serait-ce que dans le choix de ce fait comme méritant d'être mentionné. Écrire l'histoire signifie extraire des faits d'un « chaos de purs événements » et cette extraction ne peut être réalisée

qu'à partir de choix fondés sur des principes subjectifs. Pour Arendt, toutefois, les difficultés des sciences historiques « ne constituent pas une preuve contre l'existence de la matière factuelle, pas plus qu'elles ne peuvent servir de justification à l'effacement des lignes de démarcation entre le fait, l'opinion et l'interprétation, ni d'excuse à l'historien pour manipuler les faits comme il lui plaît » (Arendt, 1967, 304). Ces vérités de fait, qualifiées en tant que telles par Hannah Arendt auraient été éradiquées à l'ère de la post-vérité, étant rabattues sur de simples opinions. Plus grave encore les vérités rationnelles elles-mêmes sont contestées par l'assimilation de la science à une simple croyance. Donald Trump peut ainsi affirmer qu'il fait beau alors même que la pluie tombe ou qu'il a mis fin à une guerre qui se poursuit avec la même facilité qu'il soutiendra qu'avaler de la javel peut guérir du Covid.

Cette réduction des vérités à de simples croyances n'est pas neutre sur notre vivre ensemble puisque la manière dont nous pouvons évaluer nos actions, juger qu'une action vaut ou ne vaut pas la peine d'être entreprise, est directement impactée par une confrontation incessante à des contradictions et à des paradoxes entre ce qui est dit et ce qui est observé. Ce que Hannah Arendt désigne comme notre monde commun, ce que nous partageons comme d'un commun accord avec les autres individus qui forment notre horizon d'échange se trouve d'abord déstabilisé puis détruit car la discussion est l'essence même de la vie politique. Privés de la possibilité de différencier ce qui est vrai et ce qui est faux, nous ne pouvons plus partager et discuter de nos expériences sensibles, nous perdons cette faculté d'imagination qui est aussi une faculté d'initier du neuf dans le monde qu'Hannah Arendt désignait comme la natalité.

Un autre élément de nouveauté – source de menace – apparait être l'usage en flot continu des images. Daniel Boorstin s'alarmait dès le début des années 60 de l'omniprésence de l'image dans la culture américaine, Arendt voyait dans l'image un mécanisme de pensée propre à atténuer nos facultés critiques. Une image, affirme Arendt, « n'est pas censée flatter la réalité mais offrir d'elle un substitut complet ». Certains réseaux sociaux déversant en continu des images parfois si ce n'est souvent manipulées renforcent encore davantage le processus d'affaiblissement du jugement. Ces éléments conduisent Myriam Revault d'Allonnes à affirmer que l'usage contemporain du mensonge est aussi différent du vieil art de mentir que cacher est différent de détruire. C'est justement en présentant la preuve d'un mensonge comme un simple fait alternatif n'ayant aucune force pragmatique que les politiques entament la possibilité d'une démarcation entre vérité et mensonge, vérité et fausseté et altèrent la capacité de jugement et donc d'action politique des citoyens.

Pour David Roberts, le XXIe siècle a opéré une nouvelle rupture dans la politique (Roberts 2010). Il n'est plus seulement question de séparer la politique et la morale, mais de disjoindre la politique faite par l'opinion publique et les médias et le politique (qui repose sur l'action législative). La substitution cohérente de mensonges à la vérité de fait endommage jusqu'à la capacité même de croire en la distinction entre le vrai et le faux. Les alertes lancées par Hannah Arendt quant aux dérives possibles de la politique ne la conduisent pas à un pessimisme radical. Il existe à ses yeux un levier susceptible de permettre la conservation de notre faculté de discrimination entre le vrai et le faux et ce levier est le maintien d'institutions sur lesquels le politique n'a pas tout pouvoir. Ainsi les Universités, les chercheurs, les juges mais aussi les journalistes représentent une sorte de rempart vigile contre les tentations qui pourraient animer les politiques d'effacer les frontières et vérité et fausseté. Fort de cette conscience du rôle éminent d'une presse indépendante pour la politique, l'initiative Hannah Arendt, lancée en Allemagne et soutenue par le gouvernement fédéral, fournit depuis 2022 une protection et une aide pratique aux professionnels des médias menacés dans le cadre de leur travail afin de tenter de préserver la neutralité de la presse. L'un des apports principaux de la pensée d'Hannah Arendt consiste ainsi non seulement dans l'affirmation de la fragilité de la vie politique mais dans la défense du travail du journaliste et de l'historien comme garde-fou de la dissolution des repères de notre monde commun. L'originalité de Arendt est d'autant plus remarquable sur ce point que les philosophes ont plutôt été méfiants à l'égard des journalistes, accusés d'être les fossoyeurs de l'esprit critique (Eslin 1989). Le double statut de théoricienne et de journaliste d'Hannah Arendt n'est pas uniquement un simple accident lié à son besoin de trouver une activité lui permettant de subvenir à ses besoins mais une posture relative à l'importance de saisir "l'événement" (cf. Arendt 1989) pour penser le présent.

Assoc. Prof. Christine Noël Lemaitre,
(*Maitre de conférences en philosophie, habilitée*),
Aix-Marseille University, Laboratory of Legal Theory,
christine.lemaitre[at]univ-amu.fr

References

Allard, Julie. 2011. « Le personnage en politique. Secret et apparence chez Hannah Arendt ». *Annales d'histoire de la philosophie*. Paris : Vrin. https://droit-public-et-social.ulb.be/wp-content/uploads/2013/02/Allard-personnage.pdf

Revault d'Allonnes, Myriam. *La faiblesse du vrai. Ce que la post-vérité fait à notre monde commun*. Paris : Seuil.

Arendt, Hannah. 1972. « Du mensonge en politique ». *Du mensonge à la violence*. Paris : Calmann Lévy.

Arendt, Hannah. 1983. *Condition de l'homme moderne*. Paris : Calmann-Lévy.

Arendt, Hannah. 1989. *Penser l'événement*. Paris : Belin.

Arendt, Hannah. 2016. *La vie de l'esprit*. Paris, PUF.

Cambier, Alain. 2019. *Philosophie de la post-vérité*. Paris : Hermann.

Eslin, Jean-Claude. 1989. « Hannah Arendt, entre philosophie et journalisme ». *Esprit*, no. 156 (11), 147-149.

Lavallée, Marie-Josée. 2018. *Lire Platon avec Hannah Arendt*. Montréal. Montréal : Presses de l'Université de Montréal. https://books.openedition.org/pum/38818.

Noël Lemaitre, Christine. 2024. « Action, politique et phénomènes : une lecture arendtienne de la nature du mensonge politique en démocratie ». *Loxias*, 2024-12-15. https://hal.science/hal-04924439

Pingeot, Mazarine. 2025. Chapitre 5. Pour mieux saisir la post-vérité, relire Hannah Arendt. Edited by P. Chardel et V. Martin. *Vertigineux réseaux : Enjeux éthiques, cliniques et politiques* (44-50). *EMS Éditions*. https://doi.org/10.3917/ems.chard.2025.01.0044.

Platon. 2012. *La République.* Paris : Fayard.

Pouivet, Roger. 2017. « Les origines de la post-vérité chez les intellectuels français », https://hal.univ-lorraine.fr/hal-02996113#:~:text=Roger,-Pouivet.%20Les%20origines

Revault d'Allonnes, Myriam. 2018. *La faiblesse du vrai. Ce que la post-vérité fait à notre monde commun*, Paris: Le Seuil.

Roberts, David. 2010. "Post-truth politics." https://grist.org/article/2010-03-30-post-truth-politics/

Tassin, Etienne. 1989. « La question de l'apparence ». In M. Abensour, C. Buci-Glucksmann et al. (dir.). *Ontologie et politique : Actes du Colloque Hannah Arendt.* 63-84. Editions Tierce: Paris.